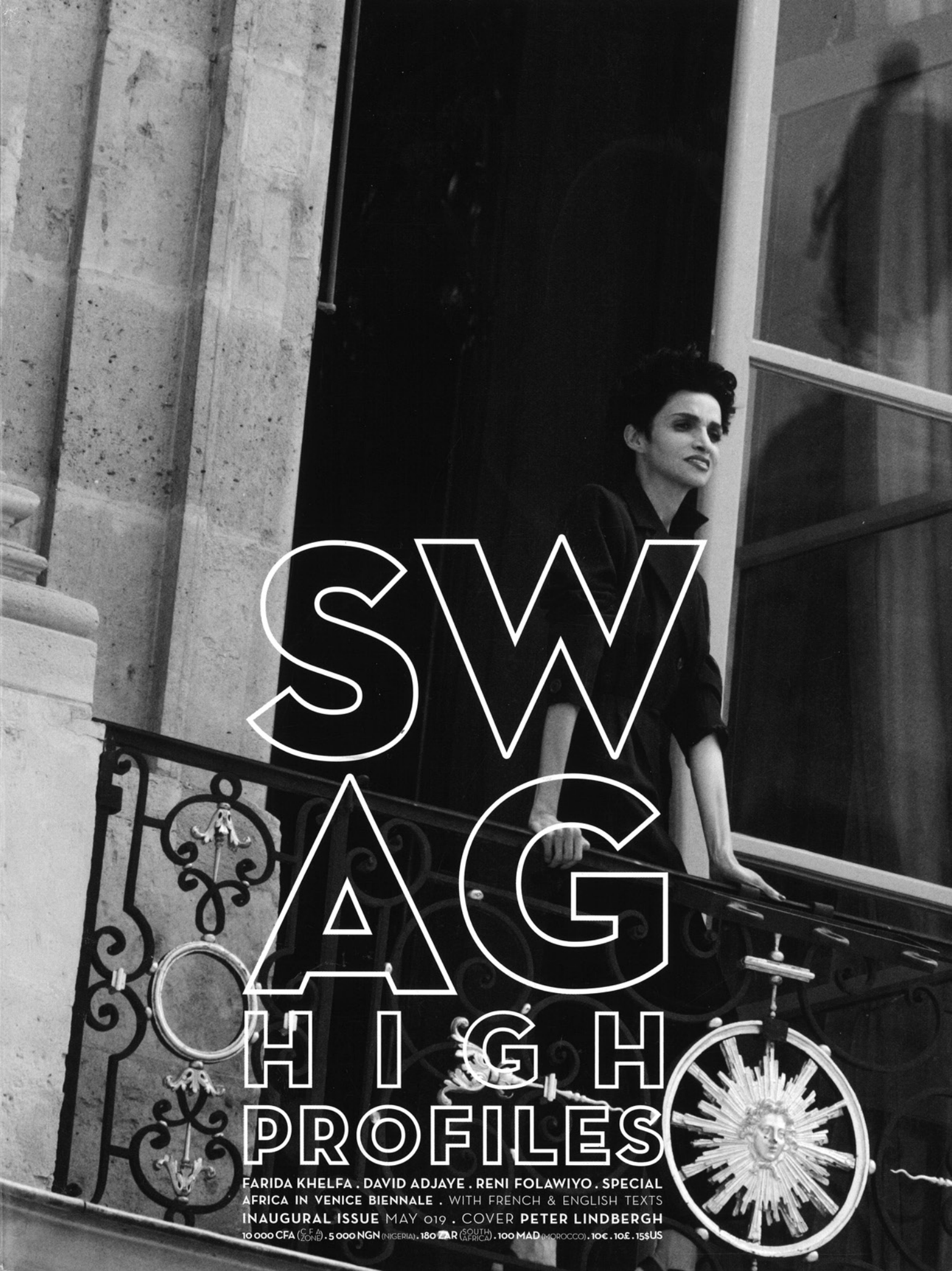
SWAG
HIGH
PROFILES
FARIDA KHELFA . DAVID ADJAYE . RENI FOLAWIYO . SPECIAL
AFRICA IN VENICE BIENNALE . WITH FRENCH & ENGLISH TEXTS
INAUGURAL ISSUE MAY 019 . COVER PETER LINDBERGH
10 000 CFA (C.F.A ZONE) . 5 000 NGN (NIGERIA) . 180 ZAR (SOUTH AFRICA) . 100 MAD (MOROCCO) . 10€ . 10£ . 15$US

JOËL ANDRIANOMEARISOA

INTERVIEW **ANNA-ALIX KOFFI**

Joël Andrianomearisoa représente Madagascar pour sa première participation à la Biennale de Venise. L'artiste, dont la notoriété surpasse de loin celle de son pays dans les milieux de l'art, s'appuie sur deux commissaires, Rina Ralay Ranaivo et Emmanuel Daydé, pour présenter, lors de cette 58ème Biennale, l'œuvre monumentale *I have forgotten the night*. Conversation malgache avec les trois protagonistes, depuis Antananarivo pour l'un d'entre eux.

Anna-Alix Koffi : Qu'avez-vous oublié ?

Joël Andrianomearisoa : Lorsque les commissaires m'ont donné des références malgaches, j'ai décidé de les oublier, de les effacer, parce que je ne veux pas me laisser influencer par elles. Dans mon travail, je n'ai jamais tenté de rechercher la spiritualité malgache dans le vaudou, ou dans quoi que ce soit ; mes problématiques sont plus liées à l'idée de l'architecture, de l'outre noir, des sentiments. La sentimentalité africaine m'intéresse. On ne parle jamais des formes émotionnelles et abstraites africaines, on ne raconte jamais que la dépression existe à Bamako, on ne dit jamais que l'émotion existe à Cape Town, on ne dit jamais que l'amour ou la romance peuvent exister à Ndjamena. Ces éléments m'intéressent car l'Afrique est inclue dans le monde et que les choses se racontent ainsi dans le monde. L'Afrique est assimilée à la poussière ; l'image de la romance africaine est tout de suite assimilée à la photo de Malick Sidibé avec les danseurs (*Nuit de Noël*, 1963 NDLR), mais ce n'est pas vrai. La romance, quand tu la vis dans une ville africaine, dans une urbanité africaine, elle est autre et le contexte est tellement fort qu'il y a des choses qui se passent. L'architecture amoureuse africaine est différente, elle est intéressante parce que les espaces sont différents ; l'amour est caché, surtout en Afrique de l'Ouest. Dans la logique malgache, quand je dis que j'ai oublié, en fait, je n'ai rien oublié ; c'est que, justement, j'ai des choses dans ma tête que je dois oublier. L'oubli est un rapport à la mémoire. Quand je travaille sur un projet qui parle de l'absence, c'est que justement je parle de la présence, qu'elle soit d'aujourd'hui, du passé ou du futur. Dans ces vides, je replante des positions, je repositionne des postures, des postures essentielles qui sont des émotions - le désir, le dialogue.

Rina Ralay Ranaivo : Il y a un beau paradoxe, déjà, dans ce titre - *j'ai oublié la nuit.* C'est à la fois l'affirmation de l'oubli, mais aussi la manifestation d'un souvenir. Il y a toujours un aller-retour entre les choses, allant du blanc au noir, du noir au blanc, et c'est la force du projet.

Emmanuel Daydé, vous connaissez le travail de Joël de longue date. Vous êtes à l'origine de l'aventure.

Emmanuel Daydé : J'ai dit à Joël que c'était le moment d'aller à Venise et de représenter Madagascar. Il m'a toujours semblé que Madagascar était une composante importante de son travail, du moins intéressante, et qui le différencie des autres ; même si Joël n'est pas un artiste malgache. C'est un artiste international, un citoyen du monde, mais cette composante lui confère une personnalité, une radicalité et une originalité que les autres n'ont pas et c'est ce qui m'intéresse. C'est le pavillon de Madagascar mais ce n'est pas une carte postale de Madagascar. Joël y a vécu toute sa jeunesse et ceci l'a fortement marqué, il en ressort quelque chose dans ce qu'il réalise. C'est ça qui me passionne dans son travail et qui fait la différence. C'est une certaine modernité.

Qu'il y a-t-il de Malgache dans la réalisation de ce pavillon ?
JA : L'âme est malgache. Le premier temps, c'est moi avec mon sang, ma nationalité, mon nom malgache : l'incarnation de ce pavillon en tant

Christian Sanna
Joël Andrianomearisoa
Courtesy of the artist

que personne est malgache. Le deuxième temps de ce qui peut être malgache, c'est l'essence conceptuelle de l'œuvre. Je cite des poètes malgaches, je reprends des chansons malgaches, mais j'invoque aussi des références architecturales malgaches comme les architectures des hauts plateaux. Je pense que le catalogue va le traduire parfaitement parce qu'il y a de la littérature malgache, de la chanson, des images malgaches. Tout ceci se situe entre les images, les mots et les sons – donc, les émotions malgaches. Il est totalement malgache parce que, justement, il n'est pas malgache. C'est un Madagascar qui *est* le monde, et là réside toute une ambiguïté qui va se frayer et créer la surprise. Quand on a annoncé que j'allais faire Venise, tout le monde m'est tombé dessus en me disant qu'il fallait faire un projet malgache, mais la vraie question c'est : *qu'est-ce que c'est, Madagascar, aujourd'hui* ? C'est la même question pour Laure Prouvost, qui représente la France pour cette biennale : *qu'est-ce que l'art contemporain français, aujourd'hui ?*

Comment le travail s'organise- t-il à six mains?
RRR : Emmanuel et moi n'intervenons pas vraiment ; Joël réfléchit d'abord à son projet, il donne ses premières impressions, ses premières perceptions, ses premières perspectives, il partage avec nous et nous en discutons. Il poursuit ensuite son travail et sa réflexion et le projet naît de cet échange et de cet aller-retour entre les opinions de chacun. En définitive, c'est le projet de Joël et nous sommes là pour l'appuyer. L'entente fait partie du jeu de l'artiste et du commissaire. Il y a aussi cette qualité des silences entre deux mails ou deux conversations téléphoniques, pour que tout le monde assimile les choses dans sa tête et pour mieux revenir avec une proposition. Joël essaie de restituer la géométrie, la matière sentimentale, pour investir un objet de ce sentiment, de cette émotion. Il utilise le papier parce que ça vibre au passage, c'est quelque chose de sensible, c'est une matière que tout le monde utilise. Et puis, peut être que le fait d'utiliser du textile, des matériaux naturels, est aussi une composante malgache.

Comment le visiteur devrait-il appréhender le pavillon ?
ED : Déjà, par l'œuvre de Joël. La pièce joue entre l'abstraction et la représentation. Il y a des éléments qui sont à la fois évidents et pas évidents. Pour cette raison - ce paradoxe permanent - Joël reste pour moi un vrai artiste malgache dans l'âme. Ce mystère malgache est, pour moi, ce que l'on pourrait partager avec le public. Madagascar a un pavillon à la biennale de Venise. Cela reste un mystère pour le public - dans son esprit, dans sa représentation. *Qu'est-ce que ce pays ? Qu'est-ce qu'un artiste malgache ? Qu'est-ce qu'un pavillon malgache à la biennale de Venise ?* Je pense que ce mystère va être entier dans un premier temps et, comme tout mystère, il a un côté attractif. Et je crois que l'œuvre présentée synthétise aussi cela. Il y a une intériorité qui va certainement captiver le public, et je pense que c'est la manière juste de parler de Madagascar, actuellement.

J'essaie de vous suivre : rien n'est blanc ou noir, le pavillon est d'un artiste malgache et d'un artiste non malgache…Si je vous dis que le pavillon n'est pas malgache, qu'est-ce que vous répondez, finalement ?
ED : On peut poser la même question pour le pavillon français et le pavillon allemand, par exemple. Je pense que ce pavillon est profondément malgache. Il traduit cette façon de prononcer, sans les *dire*, l'essence, l'âme, l'architecture et même la couleur. Je suis allé voir cette exposition au Musée d'Orsay sur le modèle noir, parce qu'elle essaye de montrer que le modèle noir fait partie de l'histoire de la modernité, et que c'est ça qui a changé l'histoire de l'art. C'est un point de vue nouveau, et je pense que Joël reprend un autre aspect de la modernité : la couleur noire. Qu'est-ce que cette couleur noire, en géométrie ? C'est la forme géométrique sans la couleur. Et c'est ce qu'a réalisé Joël, en fait. Donc on pourrait dire que c'est l'histoire de la modernité … Sauf qu'il entre dans une autre modernité, qu'on ne connaît pas, et qui est celle de Madagascar. Le noir est une couleur de sens, c'est la couleur de la nuit. Le noir infuse cette idée de la modernité. Le carré noir sur fond blanc de Malevich fonde cette modernité, mais il l'infuse avec d'autres choses, d'autres références qui viennent d'ailleurs, et qui ont de multiples significations. Ce n'est pas de la froide géométrie, c'est plutôt l'émotion de la géométrie, et c'est aussi la couleur qui tient toutes les autres couleurs. L'histoire du noir est très intéressante parce qu'effectivement, c'est celle de la modernité. Dans l'histoire de l'Occident, ça a été la couleur de la bourgeoisie, et le noir fut la couleur de la noblesse à Madagascar. Une couleur princière, c'est ainsi que Joël considère le noir dans son travail.

Nous retournons à l'architecture, toujours à la base de vos œuvres, Joël. Racontez-nous celle du pavillon.
JA : Le carré reste un cadre. Ce cadre peut être un tissu dans lequel on se perd, on se meurt. À Venise, nous sommes dans un carré dans lequel on va mourir dans des milliers de tonnes de papier noir pour imaginer Madagascar, se brûler sur l'île. Plusieurs histoires sont possibles mais l'entrée reste géométrique, spatiale. C'est un espace de 250 mètres carrés que je veux blanc ; il n'y a rien au mur et une masse survient. Cette masse est à peine suspendue. Ou est-ce le monde qui est inversé ? C'est un labyrinthe, on se perd aussi dedans. On ne sait pas s'il s'agit ou non de Madagascar. Ce pavillon malgache est, dans un rapport un peu plus politique, un vrai moment. Nous ouvrons avec lui une autre étape dans l'Histoire malgache. Ce grand livre noir que j'ouvre, c'est aussi une proposition pour essayer de faire des choses plus tard, pour re-questionner Madagascar et son art.

Comment le pavillon est-il reçu à Madagascar ?
JA : Nous avons dû faire un peu de pédagogie et recadrer le contexte. La biennale de Venise est à mille lieues de l'imaginaire malgache, mais les gens comprennent progressivement l'importance et les enjeux d'une participation. Certains comprennent directement les choses, d'autres se posent des questions. Lorsque nous donnons tous les éléments, ils se rendent compte que nous vivons un vrai moment historique pour le pays. La communication est à tous les niveaux, avec

I have forgotten the night, 2019
Installation . collage papier et sons
/ Installation. paper collage and sounds
Dimensions variables / Variable dimensions
Photography Patrice Sour
Courtesy of the artist

une vraie médiation, une vraie pédagogie que nous dispensons auprès du public malgache dans et en dehors de l'île.

RRR : Joël a accompli un énorme travail sur place, l'évolution des mentalités est perceptible. Au début, la biennale laissait indifférent, l'art contemporain plus encore. Mais à force de montrer, d'expliquer, la pédagogie de Joël a fini par porter ses fruits ; tous réalisent l'opportunité pour l'image du pays.
On comprend que tous les pays ne sont pas représentés à la biennale de Venise, et encore moins les nations africaines. L'idée que Madagascar y parvienne est quelque chose de très fort, et Joël s'est investi comme un porte-flambeau, un étendard. Il a su séduire les plus profanes.

Une participation advient par la volonté mais aussi par l'argent, quelles ont été les étapes pour Madagascar?
JA : Au départ, ce fut une impulsion internationale et, d'ailleurs, les premiers financements étaient internationaux. Le projet est finalement financé à 90 % par de l'argent malgache privé. C'est aussi intéressant d'observer comment le monde économique s'implique, parce que nous ouvrons une nouvelle page de l'Histoire malgache, mais aussi une autre page de l'art, à travers l'économie malgache. Nous la mobilisons à travers la politique malgache parce que nous sommes dans un rapport triangulaire - l'artiste et ses commissaires, l'organisation à travers un gouvernement et des mécènes privés - et ça, c'est aussi une très grande première. Jusqu'ici, Madagascar n'a jamais cru en un artiste et ne l'a jamais soutenu en lui donnant les moyens de pouvoir fabriquer.
Aujourd'hui, la tendance commence à s'inverser parce que les mécènes du pavillon sont euphoriques. Ils veulent lancer des campagnes de sensibilisation dans les écoles malgaches afin qu'y soit présentée la biennale de Venise.
Il serait intéressant que cette biennale puisse ré-ouvrir des portes. Les privés soutiennent le projet financièrement, mais une dizaine d'écoles pourraient aussi être sensibilisées et commencer à agir. L'idée étant d'instaurer ce rapport de l'artiste et du mécène, du collectionneur et de l'acheteur, de replacer les choses comme dans une économie locale.
Je pense que c'est très important, et c'est la raison pour laquelle j'ai décidé de présenter le projet en février à Madagascar en avant-première.
La présentation a suscité l'engouement des mécènes, des journalistes. On me demandait quand aurait lieu l'exposition - pensant qu'elle aurait lieu sur l'île - ou quand était prévu son retour au pays. Je répondais qu'il n'y aurait pas de retour au pays parce qu'un athlète qui participe aux Jeux Olympiques ne court pas deux fois la même course.

RRR : Il y a une stabilité, depuis quelques mois, depuis la fin des élections et l'annonce des résultats, qui s'est passée calmement, pacifiquement, sans confrontation entre les partisans de chaque candidat. Donc oui, nous sommes à l'aube de l'espoir que Madagascar puisse se lancer dans une nouvelle voie. Nous avons vécu des périodes tumultueuses qui ont malmené le pays à tous les niveaux, dans tous les secteurs. Mais tout le monde est serein, désormais. Lorsque Joël a rencontré le ministre de la Culture, nous étions sur la fin d'un règne et le début d'un nouveau. Aujourd'hui, ce pays veut se repositionner sur le monde et notre nouveau président est dans une posture intéressante : sa première apparition publique, en janvier, a eu lieu au Palais de la Reine, un édifice patrimonial où il a décidé que tout serait restauré en une année. Une telle annonce est significative ; il y a peut-être une vraie envie de manifester l'attrait pour la culture. Nous sommes dans un nouveau souffle malgache.

***Revue Noire* est l'un des partenaires du pavillon, vous allez, naturellement, réaliser le catalogue ?**
JA : C'est un projet en soi. Le catalogue va être une œuvre en plus, qui sera envoyée à Madagascar. Il compte plus de 300 pages. Il y a une première partie que j'appelle *ouverture*, dans laquelle je demande à des personnes de parler de l'œuvre de Venise, de mon travail en général et de Madagascar. Annabelle Ténèze, Didier Montagnier, Pascale Martine Tayou …Donc, de Toulouse à Istanbul, du Cameroun à Douala, on arrive à Paris ; ensuite, il y a le gros pavé sur Venise, la partie d'Emmanuel et de Rina. Il s'agit vraiment d'un enchevêtrement de l'œuvre avec le texte. La troisième partie s'appelle *rétrospective*. C'est un texte qui s'enchevêtre avec mon travail sur ces deux dernières années, avec une grande partie malgache, et je termine avec une partie intitulée *Un champ retenant la nuit*.

Nous connaissons vos *Sentimental products*, qui permettent d'acquérir symboliquement l'une de vos œuvres. Nombreuses seront les pièces à Venise.
JA : Je m'amuse à faire une pièce monumentale, mais je veux aussi travailler sur l'infiniment petit.
Les visiteurs de la pièce à Venise vont emporter l'image dans leur tête. C'est intéressant que ce corps puisse partir avec quelque chose qui n'est pas uniquement un carton ou un papier qui décrit l'œuvre. Je trouve intéressant de pouvoir prendre avec soi un élément qui est presque l'essence de la pièce, c'est-à-dire le titre. L'idée même de fabriquer ces deux badges est un vrai jeu géométrique architectural… *J'ai oublié la nuit* : en apposant la nuit à gauche ou à droite, on donne un autre sens.
Ce badge est un signe, mais aussi un volume qu'on impose sur un corps, et ce volume participe à la manifestation d'un message.
Ce sont de petites choses, et c'est en cela que le design m'intéresse. Transporter un sac immense devient un travail architectural sur le corps. La manière dont le corps va bouger va être différente et, à partir de ce moment-là, on peut se demander si on l'agrandit ou si on le rétrécit. Ce sac peut devenir lui-même un oreiller ou un autre objet, selon l'imagination de chacun.

Anna-Alix Koffi

Joël Andrianomearisoa
I have forgotten the night, 2019
Installation . collage papier et sons
/ Installation. paper collage and sounds
Dimensions variables / Variable dimensions
Photography Patrice Sour
Courtesy of the artist